

# LUTTER CONTRE LES VIOLENCES

IDENTIFIER • PRÉVENIR • AGIR

## ENTRETIEN avec LAURENT BÈGUE



Diplômé d'alcoologie, M Laurent Bègue est professeur de psychologie sociale à l'Université de Grenoble et Membre de l'Institut Universitaire de France (IUF). Il est l'auteur de L'agression humaine (Dunod, 2010), ouvrage présentant les principaux modèles explicatifs psychologiques et psychosociologiques de l'agression.

**M. Bègue, vous vous intéressez depuis longtemps au sujet des violences et aux ressorts de l'agression. Percevez-vous un changement dans le volume et la nature de ce phénomène ces dernières années ?**

Toutes les enquêtes montrent que le volume des formes les plus radicales de la violence n'augmente pas, et même diminue sur le temps de long de l'histoire. En revanche, les enquêtes de victimation menées ces dernières années font apparaître une progression des violences quotidiennes, comme les coups et blessures volontaires. Mais je m'intéresse moins à l'évolution du phénomène qu'à la compréhension de ses mécanismes. Le niveau des violences est déjà suffisamment élevé pour que les pouvoirs publics s'en préoccupent et cherchent des solutions préventives efficaces. C'est l'objet de mon livre et je suis heureux qu'il coïncide avec le travail entrepris par la préfecture de police.

**Dans votre ouvrage, L'agression humaine, vous analysez les ressorts psychosociologiques de la violence. Vous mettez en lumière les divers mécanismes psychiques et sociaux qui peuvent amener un individu à l'agressivité. Est-ce à dire que la violence n'est jamais un choix délibéré pour celui qui l'exerce ?**

La théorie de la violence comme choix rationnel ou comme calcul économique a vécu, ce qui ne signifie pas que la recherche scientifique ne puisse déceler des mécanismes causaux derrière l'apparente irrationalité de nombreuses conduites d'agression. Certains types de violences acquisitives, bien spécifiques, peuvent s'expliquer par un calcul coût / avantage effectué par l'auteur avant de passer à l'acte. Mais la très grande majorité des actes violents ne sont pas rationnels – surtout les violences non crapuleuses. La violence est le plus souvent l'antinomie d'un processus de raisonnement, est expédiente, et est motivée par des sollicitations internes ou externes, non par un calcul.

En disant cela je ne cherche pas à dédouaner les auteurs de leur responsabilité, ni à dire que la violence n'est qu'une conséquence d'un défaut de maîtrise de soi. Mais il faut bien comprendre que l'agressivité est un comportement relativement naturel qui se trouve, selon les individus et leur environnement, alimenté ou inhibé par toute une série de facteurs.

## Quels sont ces facteurs principaux ?

Je distingue trois grandes classes de facteurs psychosociaux ayant une influence reconnue sur les comportements violents.

Tout d'abord la théorie de la tension. Tout élément tendant à alimenter la nervosité d'un individu, son stress, son malaise, ou son sentiment d'exclusion sociale facilite la montée de son risque d'agression. Cette tension n'a d'ailleurs pas besoin d'être réelle, elle ne peut être que fantasmée – cela est illustrée, par exemple, par certaines formes de sentiment d'injustice. On retrouve notamment cet effet dans les violences aux agents dépositaires de l'autorité publique. De nombreux jeunes perçoivent l'action de la police dans certains territoires comme une agression justifiant leur comportement violent. A l'inverse, la réception de l'autorité sera d'autant mieux perçue que l'agent donnera le sentiment de respecter son interlocuteur, de lui donner la parole et d'être impartial. De même, on sait que le décrochage scolaire est un marqueur fort de la délinquance, sans en être une cause systématique. Cela s'explique très bien par la théorie de la tension : ce n'est pas l'échec scolaire en lui-même qui génère de la violence ; c'est l'échec perçu comme injuste qui est source de tensions agressives.

Seconde classe de facteurs, la théorie de l'apprentissage. Elle renvoie à l'effet d'imitation inhérent à l'être humain : le comportement de nos pairs a une influence forte sur notre propre comportement. Ainsi, l'agressivité des plus jeunes est renforcée par l'exposition à des modèles de personnes qui dénigrent systématiquement l'autorité et qui adoptent un comportement agressif. Dans une synthèse agrégeant 131 études indépendantes (totalisant près de 700 000 participants), Gendreau a montré que parmi un ensemble de variables démographiques, familiales et personnelles, l'un des prédicteurs statistiques les plus robustes de la criminalité adulte était la participation à un réseau d'amis ou associés impliqués eux-mêmes dans des activités criminelles. Cette classe de facteurs explique très bien l'attrait de la bande et la tendance forte des jeunes à commettre leurs actes de violence en réunion.

Enfin, la théorie du contrôle suggère que le contrôle social, la présence d'un « garant des lieux », tendent à limiter le passage à l'acte violent. L'anonymat, l'absence d'individuation, s'assimilent à un déficit fort de contrôle et, par conséquent, facilitent les comportements violents. Précisons cependant que le contrôle n'est vraiment efficace que s'il est personnalisé. On parle de contrôle externe, mais aussi de contrôle interne. Ce dernier renvoie au pouvoir des normes de conduite intériorisées.

Ces trois groupes de facteurs ne sont évidemment pas cloisonnés. Ils interagissent les uns sur les autres et parfois se neutralisent. Par exemple, un contrôle trop fort, trop systématique, peut aboutir à une hausse de la tension. Ainsi, lorsque la surveillance est jugée illégitime, elle produit au contraire une augmentation des agressions. Par exemple, selon une recherche récente, les employés qui se sentent excessivement surveillés par leur supérieur hiérarchique sont plus enclins à les agresser. De même, il a été observé en contexte professionnel que l'implémentation de moyens de contrôle comme le pointage augmentait l'agression envers les supérieurs. Un contrôle jugé illégitime est parfois contre-productif.

## **Vous avez présenté jusqu'ici des facteurs essentiellement sociaux. Qu'en est-il des facteurs physiologiques et psychologiques ? Vous avez notamment mené des études sur les liens entre la violence et les psychotropes ...**

En effet, j'ai notamment mené une étude en laboratoire sur les liens entre alcool et violence. Ce lien n'est plus à démontrer puisqu'on évalue qu'entre 1/3 et 2/3 des auteurs de violence agissent sous

l'influence de l'alcool. L'alcool est considéré comme la substance psychotropes la plus fortement liée au comportement agressif, et ce pour deux raisons distinctes.

L'alcool a tout d'abord un effet pharmacologique évident. Il altère le traitement de l'information par le cortex préfrontal, centre cérébral de l'attention, de la planification et du contrôle des actes (inhibition de l'action). De même, il augmente les visions paranoïaques. Enfin, l'alcoolisation chronique tend à faire diminuer le niveau de sérotonine, un neurorégulateur qui a pour effet, entre autres, d'inhiber les pulsions agressives.

Mais, plus étonnant, l'alcool a également un lien « culturel » avec les comportements violents. Dans l'imaginaire collectif des sociétés occidentales, l'alcool est associé à la violence. On a pu le vérifier en laboratoire en donnant des cocktails placebo à un groupe, dont les membres, pensant avoir bu de l'alcool, ont développé des comportements plus agressifs que le groupe témoin.

Enfin, si l'on ajoute le fait que l'alcoolisation d'un individu en fait une cible facile de violences acquiescentes, on comprend que la lutte contre l'alcoolisation massive relève autant d'une politique de santé publique que de sécurité publique. Aussi, il me semble que les autorités ne doivent pas avoir peur de limiter fortement la consommation d'alcool dans certaines zones et d'avoir une politique ferme et pédagogique à l'égard des débitants de boisson.

S'agissant des drogues, l'analyse de l'effet pharmacologique en est encore au stade des études. On sait, par exemple, que le cannabis est un marqueur de déviance mais les recherches en laboratoire effectuées aux Pays-Bas tendent à montrer un effet à la baisse des violences chez les consommateurs (effet sédatif). En revanche, d'autres drogues, comme le crack, semblent avoir un effet beaucoup plus direct sur la violence des consommateurs. On sait, par ailleurs, que les trafics de drogue sont générateurs de violences radicales.

### **Quelles solutions préventives vous paraissent le plus efficace pour lutter contre ces différents facteurs d'agressivité ?**

Tout d'abord, il faut noter que la politique de prévention de la violence ne doit pas relever du seul Ministère de l'Intérieur. On touche parfois à de véritables problématiques de santé publique. Par exemple, on a pu établir que certaines formes de malnutrition facilitent le développement de l'agressivité en ne permettant pas une production suffisante de sérotonine. La meilleure des préventions passe donc par une démarche partenariale.

Il est plus aisé d'agir sur certains facteurs que d'autres. Agir sur la tension, par exemple, relève plutôt de politiques publiques de très long terme (réduction des inégalités et de la pauvreté, rénovation urbaine...), mais pas exclusivement : apprendre à des personnes irascibles à maîtriser leurs impulsions et plus largement leur interprétation des actes des autres peut se montrer efficace sur un plan individuel. Certaines actions de plus court terme peuvent certainement être envisagées pour endiguer le facteur apprentissage et renforcer le contrôle social.

S'agissant de la première catégorie, on peut citer, par exemple, le mentoring, qui consiste à assigner aux jeunes difficiles un adulte de référence capable, par un suivi régulier, de lui montrer l'existence de contre-modèles positifs.

S'agissant de la deuxième catégorie, on peut penser à des pistes pour développer les réflexes citoyens et faire de tout un chacun un « garant des lieux » et renforcer ainsi le contrôle social dans les zones urbaines généralement anonymes. Par exemple, dans les quartiers fortement touchés par une délinquance de voie publique commise par des jeunes qui en sont issus, on peut imaginer la constitution d'équipes d'habitants qui iraient, accompagnées par des policiers médiateurs, à leur

contact. De même, on peut prendre exemple sur le programme québécois « Unité sans violence », qui consiste à nommer des élèves « ambassadeurs » de la non violence au sein d'un établissement, chargés de récompenser les bons comportements (résolution des conflits sans violence) et de jouer un rôle de médiateur.

Beaucoup de solutions existent et peuvent être efficaces à condition d'avoir la bonne méthode. Il faut prendre garde aux effets pervers, secondaires, non désirés de certains projets. Il est indispensable de développer une démarche systématique d'expérimentation et d'évaluation des programmes mis en place, avant leur extension éventuelle.